

Brèves littéraires

Brèves

D'un passage de vent, l'absence

Francine Minguez

Numéro 80, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Minguez, F. (2010). D'un passage de vent, l'absence. *Brèves littéraires*, (80), 21–22.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

D'UN PASSAGE DE VENT, L'ABSENCE

poème paru dans *Brèves littéraires* 76 (p. 83),
jumelé à un dessin au graphite sur papier plié de
Jacques Desbiens : Paysage (détail)

D'un passage de vent,

l'absence, par saccades
réaffirme qu'elle n'est pas
ceci ou cela en mémoire, la voix
tournée vers ailleurs, chemin spectral
plein de reflets, cohorte de figures oubliées
pour faire image, retenir
les petites pentes en fous paragraphes
comme cailloux qui poussaient, dans le conte,
vers la maison, ici dans le seul instant.

Des nœuds dans la forêt xérique,
l'obsidienne aiguisant les regards
braises intemporelles et des tresses.

En quelque sorte, le miel brûlant
patine chacune des formes tourbillonnantes.
Une façon de se refermer, paupières
rideaux papillons épieux de couleurs.
Tu dormais, j'imagine.

Dans des glaciers erratiques
dans tout l'effritement, le sel perdu
aux essences jeunes de vanille.
Branches mouvantes, étalements,
personne de granit
danse au lasso
dans la selva dense, jours de piste.

Sculpture éconduite des os,
être chair, vivant et robuste
en son insignifiance
fine finie.
Mourir en donnant des bonbons.

(Quel été indien ? Fête sauvage, allégorie dans l'aléa,
comme chaque automne, dans la rouge évanescence,
les débordements rubis qui mènent au froid :
vagues chaudes, échevelées.
Ici, capitale perdue, sèchement.)

